

encore sur les étoffes et qu'ils ne retrouveront pas de longtemps. Il est donc à peu près certain qu'ils traiteront de grosses affaires sur banque, et qu'ils remettront toutes les commissions qu'ils ont en portefeuille. Nous ne croyons pas que pour la saison de printemps et d'été ils soient déjà fixés sur les articles qui seront demandés par la consommation.

Dans notre dernier numéro, nous avons annoncé la hausse sur le métal-blanc. Voici comment il a été coté pendant la huitaine passée; de 29½ à 30½ à Londres et de 63½ à 65½ à New-York. On peut se rendre compte en jetant un regard sur la cote d'il y a quinze jours que ce progrès est déjà d'une certaine importance. Il est probable que cette première étape à la hausse sera suivie de plusieurs autres. Notre article ne pourra que s'en ressentir d'une manière favorable. Cela l'aidera à se relever du degré d'avilissement auquel il est tombé depuis quelque temps.

A Canton on a exécuté les ordres suivants : 30 francs pour 10½ 12 1er ordre, 29 pour 10½ 12 grand 2e ordre et 28 pour petit 2e ordre même titre. Pour 11½ 13 2e ordre 27.50. En 3e ordre, on a fait 28 pour 9½ 11; pour 13½ 15 fr. 26 et même prix pour 18½ 22, toujours en 3e ordre.

La demande n'a pas porté sur les soies fines; pourtant elles ont été l'objet de quelques affaires.

Les exportations de plumes d'autruche depuis dix ans de la colonie du Cap forment un poids total de 1,700,000 livres. Afin de conserver le monopole de cette exploitation, les autorités du Cap ont imposé un droit d'exportation de £100 sur chaque autruche adulte et de £5 sur chaque œuf d'autruche. Les Français ont l'intention d'essayer l'élevage des autruches en Algérie, et, dans ce but, on essaye d'obtenir un certain nombre d'oiseaux adultes des éleveurs du Cap. Si l'on ne réussit pas là, on s'adressera à la Californie, où est installée sur un bon pied depuis un certain nombre d'années une "ferme" d'autruches dont le stock provient d'individus importés du Cap.

La benzine et l'huile de kérosine détruisent la mite des tapis et les larves qu'elle laisse après elle. Lorsqu'on a constaté la présence de cet insecte dans une maison, il faut lever les tapis et remplir de benzine toutes les fentes du plancher et celles qui peuvent se trouver dans et sous les plinthes. Ensuite on bat vigoureusement les tapis et on

les asperge légèrement de benzine. On peut se servir pour ces applications de benzine, d'un petit pulvérisateur à main. On devra ensuite boucher toutes les fentes avec du plâtre de Paris mouillé, qui se durcira bientôt et formera une substance solide dans laquelle les insectes ne pourront pas entrer.

Si les mites se mettent dans le stock de tapis d'un magasin, l'application de la benzine suffira pour les détruire. La benzine s'évapore rapidement et l'odeur en disparaît bientôt; mais elle est très inflammable et il faudra prendre garde de ne pas l'approcher de la lumière.

### LE BÉTAIL AMÉRICAIN EN FRANCE

Nous avons déjà signalé à plusieurs reprises le fait que nos voisins des États-Unis exportent du bétail vivant en France. Si nous avons une ligne directe sur le Havre, rien ne serait plus facile à nos commerçants d'animaux que de faire, eux aussi, cette exportation, en même temps que l'exportation en Angleterre.

La question nous paraît donc intéressante à étudier au point de vue du développement de notre commerce extérieur et, à ce point de vue, nous croyons devoir reproduire de la *Halle aux Cuirs* l'article suivant que le confrère emprunte à un journal agricole français, *le Fermier*:

Les bœufs américains ont, depuis longtemps déjà, apporté un certain appoint au nombre des animaux exposés sur le marché de La Villette, mais il n'y ont jamais figuré qu'intermittamment et pendant quelques semaines seulement, c'est-à-dire à l'époque où se produit chaque année une certaine lacune dans les expéditions des animaux indigènes, où les bestiaux d'une saison cessent et les autres ne font que commencer, ou si l'on veut quand les bœufs d'herbe succèdent à ceux engraisés à l'étable et *vice versa*. Cette année les envois se prolongent, la situation change en faveur des expéditions de l'étranger et au grand détriment de de nos concitoyens, des consommateurs en général, par suite de l'année terrible de 1893, dont l'élevage français se sentira encore longtemps. La hausse extraordinaire à laquelle nous avons assisté, les cours élevés qui se maintiennent fermement, leur ont permis de venir combler les vides momentanés de notre production nationale et nous fournir des substances alimentaires de première nécessité qui, il faut bien en conve-

nir, nous auraient manqué sans ces exceptions exotiques.

Les animaux étrangers viennent drainer notre or dans les jours néfastes quand leurs produits, même inférieurs, obtiennent des prix supérieurs à ceux accordés aux meilleurs des nôtres dans les moments ordinaires. Mais que la situation normale arrive de nouveau, que notre production soit à la hauteur de nos besoins et immédiatement ils cessent leurs expéditions. C'est là un argument irréfutable en faveur de la thèse que nous n'avons jamais cessé de défendre et de soutenir, la ligne de conduite à laquelle nous n'avons jamais dérogé: "La baisse des prix de la viande n'arrive jamais par les expéditions de l'étranger, elle est toujours le corollaire de l'abondance de la production nationale."

La cherté de 1894 n'est que le résultat prévu, inévitable de la débâcle de 1893. Seuls, les efforts de notre agriculture peuvent réparer le mal, combler le déficit accusé par les statistiques et ramener des prix normaux donnant à la fois satisfaction aux producteurs, au commerce et aux consommateurs.

La baisse, nous le répétons, ne sera que le résultat de l'abondance de notre production indigène.

Les premiers bœufs américains expédiés chaque année s'enlèvent toujours rapidement sur le marché, la boucherie de détail les achetant sans grande prévention aux abattoirs et ne leur faisant pas subir des dépréciations appréciables, comparativement aux bœufs français. Au bout de quelque temps, il n'en est plus de même; les acheteurs ne veulent plus de cette viande, si on ne lui fait de sérieuses concessions, 1 3/5 à 2c par livre, comme le relate la revue des abattoirs du 28 juillet.

La fatigue est déjà une cause invoquée, non sans raison, par le détaillant; la viande se conserve moins bien, surtout par les temps orageux et au moment des grandes chaleurs. Ensuite, les bœufs américains du Nord sont pour la plus grande partie de race Durham ou croisée Durham. Nous ne parlons pas de ceux de l'Amérique du Sud, qui n'arrivent qu'à de rares intervalles et en petite quantité. La plupart de ceux-ci sont âgés, trop vieux et représentent des variétés de la race espagnole croisée avec d'autres espèces locales; quelques-uns, entre autres, avec la race Durham. En somme, jusqu'alors, ils n'ont figuré que comme quantité négligeable sur le marché de La Villette et ont été, pour la plus grande partie, dirigés